

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS:
Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50
Six mois... 26.00
Un an... 50.00

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

INSERTIONS:
Annonces: la ligne... 20 c.
Réclames: »... 30 c.
Faits divers: »... 50 c.

Les abonnements et les annonces sont...
à Lille, chez M. QUARIN, Libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAPITTE et C^o, 8, place de la Bourse; à Brumelles, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX 24 OCTOBRE 1875.

Logomachie

Discours, discours, discours! Du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, le télégraphe et les journaux ne nous signalent que des discours, des manifestes de personnalités plus ou moins marquantes.

Si ce flux de bavardages devait se borner à une logomachie inoffensive, nous n'y verrions point d'inconvénient, et cela pourrait préparer une besogne pour les Sautemais futurs; mais nous avons vu toujours chez nous les paroles précéder les actes; les révolutions ou simplement les émeutes préparées par des écrits, et trop souvent des programmes révolutionnaires réalisés par quelques-uns de leurs auteurs.

D'où vient que les monarchistes se taisent quand les révolutionnaires et les impérialistes font retentir les échos du bruit de leurs paroles? Est-ce qu'il n'y a pas parmi eux des hommes de caractère, des hommes de lutte, dont la voix éloquent réveillerait les courages? Hélas, deux hommes seulement ont écrit des lettres: MM. de la Rochette et de Belcastel; ce sont des intrançaisants de la légitimité; le gros de l'armée ne les a pas suivis.

La tradition rapporte que quand ses juges reprochaient à Jeanne d'Arc d'avoir toujours les yeux tournés vers le crucifix, elle répondait que pour l'avoir dans le cœur il était bon de l'avoir devant les yeux.

LE PARDON DU MOINE

XVII.
LA TORTURE.
(Suite).
En apercevant un grand crucifix suspendu à la muraille nue:
— J'en appelle à toi! dit-il avec une ferveur exaltée... Je ne suis plus un homme, mais un ver, un malheureux, dont les tourmenteurs vont faire un objet de dégoût et de pitié... D'avance, à tes pieds je désavoue les paroles imprudentes que pourrait m'arracher la torture...

tôt à un champ où l'on laisse pousser les mauvaises herbes en liberté et qui doit finir par en être entièrement couvert.

Dans ces derniers temps, un grand effort a été fait par le parti conservateur et un notable succès l'en a récompensé: la loi sur l'enseignement a été votée. Sans doute ce sera dans l'avenir un puissant et fécond instrument de moralisation; mais même en admettant que les résultats dépassent nos légitimes espérances, il y a un mal urgent à combattre, la propagande révolutionnaire par les discours.

Nous accomplissons notre tâche en signalant le danger aux conservateurs, nous faisons appel à leur énergie, à leur dévouement: le temps presse, dans quelques semaines peut-être la période électorale s'ouvrira. Seront-ils prêts pour la lutte? Où sont leurs comités, où sont leurs commissions; quels sont leurs points de ralliement; quels sont leurs candidats? Est-ce que tout est à constituer? Qu'on y songe: les élections peuvent avoir lieu seulement dans six mois, dans dix mois; elles peuvent, par quelque coup de surprise, se trouver fixés au mois de décembre; les conservateurs n'ont donc plus une heure à perdre.

ALEXANDRE WATTEAU.

Le budget de la France depuis 1830

Tout le monde sait combien était grande la prospérité financière de la France, lorsque survint la révolution de 1830.

Deux ministres illustres, le baron Louis et le comte de Villèle, contribuèrent à cette prospérité, le premier en rétablissant le crédit à la suite des événements de 1815, et le second exerçant une salutaire influence sur la circulation de la richesse, en maintenant partout l'équilibre des ressources et des besoins et en associant la puissance des capitaux privés à la fortune de l'Etat.

Ensemble des exportations des produits fabriqués atteint de nos jours un chiffre beaucoup plus élevé que celui des exportations de l'année si prospère de 1869.

En outre, le rendement de nos impôts montre comment le pays, frappé d'environ sept cent millions de charges nouvelles, a su réagir contre des nécessités écorçantes et redoubler d'énergie productive.

Les taxes du 1^{er} semestre présentent un excédant de 50 millions. C'est là une situation des plus favorables.

Ayons donc confiance dans l'avenir. C'est dans lui que la France, qui a toujours eu un rôle de civilisation à remplir et dont l'autorité, à toutes les époques, a été immense dans la balance de l'Europe, doit placer son espoir.

FERDINAND SANCOLLE.

RÉVUE DE LA PRESSE

Le discours de M. Rouher

Le Pays applaudit le discours de M. Rouher. En somme, le déchaînement de toutes ces colères, dit-il, ce débordement prodigieux d'injures, attestent la force du coup porté. Nos ennemis se sentent touchés, ils géignent chacun en son langage: quoi de plus naturel?

L'Ordre s'étonne de voir « les plus purs des radicaux, les intransigeants, accuser M. Rouher de n'avoir pas assez admiré la constitution, eux qui, dit-il, dans leurs discours de propagande audacieuse, ne cessent de déclamer contre cette même constitution et contre ceux qui l'ont votée. »

Les autres organes de la presse ne sont pas précisément de l'avis du Pays et de l'Ordre.

D'après le Constitutionnel, M. Rouher a émis une phrase vraiment malheureuse sur le maréchal de Mac-Mahon. « Il n'était peut-être pas de bon goût, dit le même journal, de déclarer ou de rappeler qu'on l'avait beaucoup connu. Cela n'est rien; mais que signifie les lourdes « responsabilités qu'a encourues le maréchal de Mac-Mahon! Les journaux qui sont des interprètes privilégiés de la pensée de M. Rouher ne manquent point de nous traduire en paroles nettes cette phrase enveloppée; c'est leur intérêt; car nous osons ne pas leur dissimuler que cette apparence d'épigramme, non moins que l'exclusive appellation de « soldats » appliquée au maréchal, a produit un effet fâcheux, même sur les esprits les plus disposés d'avance à applaudir M. Rouher.

L'Événement repousse avec indignation toute assimilation entre les bonapartistes qui veulent détruire la Constitution du 25 février et les intransigeants qui n'ont d'autre but que de l'améliorer par les voies légales, dans le sens républicain.

Au dire de la République française M. Rouher ne croit à rien, n'est rien et ne fait que plaider une cause par tous les moyens possibles.

Le Monde s'étonne de voir avec quelle désinvolture M. Rouher parle du 4 septembre et se demande comment M. Rouher ne redoute pas d'évoquer un tel souvenir, uni si étroitement au souvenir de l'effrayante responsabilité des auteurs de nos désastres.

Le Monde s'étonne de voir avec quelle désinvolture M. Rouher parle du 4 septembre et se demande comment M. Rouher ne redoute pas d'évoquer un tel souvenir, uni si étroitement au souvenir de l'effrayante responsabilité des auteurs de nos désastres.

L'Union consacre aux discours de M. Rouher et Raoul Duval un article dont voici le début et la conclusion:

« Plus encore que de la permanence des théories qu'ils prônent, bien qu'elles

n'aient même plus, devant le bon sens, l'excuse de servir à déguiser un coup de force, il faut étonner, en lisant le discours de M. Rouher et celui de M. Raoul Duval, de l'état d'opinion qui a permis de les prononcer.

D'autant qu'une frappante coïncidence, celle de l'entrevue des souverains de l'Allemagne et de l'Italie unifiées, semble comme préparée pour achever de donner à un panegyrique de l'Empire le caractère du plus audacieux défi au patriotisme français.

« Il est vrai que la propagande bonapartiste n'a guère le choix des dates pour se produire solennellement. Huit jours plus tôt, les deux discours se seraient mêlés au désastre financier qui est un des résultats de la politique présomptueuse et superficielle de l'Empire à l'égard de la Turquie.

« Tu mois auparavant, ils se seraient heurtés à l'anniversaire de Sedan. A un autre moment, un peu plus éloigné encore, alors que l'intervention de l'empereur de Russie sauvait la France de nouvelles catastrophes, ils auraient rappelé l'auteur de la guerre inutile et sans fruits dont le ressentiment eût pu arrêter le bras qui nous a protégés. Combien d'autres dates et d'autres faits auraient révéillé la pensée soit de l'Autriche cruellement blessée par l'abandon de l'infortuné Maximilien et l'inavouable intrigue dont est sorti Sadowa, soit de la Belgique irritée par les convoitises d'une folle ambition, soit de cette ambition, soit de cette guerre du Mexique, « la plus belle pensée du régime », comme disait M. Rouher, pour laquelle il faut se demander si les républicains en furent plus honteux que les causes.

L'Empire a été souvent comparé au Césarisme de la décadence romaine. Notre malheur veut que ce honteux rapprochement devienne une ironie.

« Les César renversés avaient mourir et mouraient tout entiers; ils ne laissaient pas souche de prétendants. Les Romains dégénérés trompaient leur humiliation en changeant de maître. Et on ne voyait pas le ministre d'un pouvoir écroulé sous le poids de ses fautes se relever au milieu de ses ruines pour en faire l'apologie. »

« Le XIX^e siècle fait remarquer que dans le discours d'Ajaccio, M. Rouher a invoqué l'autorité de M. Buffet.

Au dire du Moniteur universel le discours de M. Rouher a diminué les chances de l'adoption du scrutin d'arrondissement.

Nos lecteurs connaissent la récente lettre de M. de Belcastel sur le rôle politique joué par l'Assemblée nationale. L'Union avait apprécié avec sévérité les arguments et la conclusion de cette lettre. L'honorable député y a répondu par une lettre adressée à l'Union. Cette lettre débute ainsi:

« Colomiers, 16 octobre 1875.

« Vous me faites un procès injuste, pour ne point dire ingrat. Je pourrais, vis-à-vis d'un autre, laisser le champ libre aux attaques et me contenter de dire: Je n'ai point de comptes à vous rendre. Je suis responsable que de ce que mon pays et devant Dieu.

« Mais la situation autorisée qu'occupe votre journal, bien que son langage ne soit point toujours approuvé, je l'espère, me fait un devoir de répondre.

« Je répondrai simplement, sans impatience, croyez-le, car vous ne m'avez

point atteint, mais non sans quelque tristesse pour la cause que nous servons tous deux, en voyant qu'à moi aussi vous jetez l'anathème. »

M. de Belcastel se défend d'avoir ambitionné le suffrage du centre droit et du centre gauche, et fait en passant cette remarque:

« Vous me reprochez les félicitations des « ennemis de mes doctrines ». En vérité, les félicitations ne sont ni aussi vives ni aussi sèches d'elles-mêmes que vous semblez le croire; elles sont, en tout cas, entourées de réserves qui les dominent. Mais qu'ils soient courtois à mon égard, lorsque je le suis envers tous et que je crois de bonne foi à la sincérité de la majorité d'entre eux, cela n'a rien d'étrange, et permettez-moi de vous le dire, rien non plus qui me fasse regretter la langue que je parle. Car, dès le 25 février et au avant, j'ai pu m'en convaincre, cot langue fait mieux qu'une parole d'œuvre des amis au roi et à la royauté. »

M. de Belcastel n'a jamais fait « d'évolution », comme l'Union l'en accuse. Il prend à témoin tous les actes de sa vie politique. Quant au conseil qu'il donne de se servir d'une constitution, même jugée imparfaite, pour en tirer le meilleur parti possible en vue du rétablissement de la monarchie, M. de Belcastel reconnaît que ce n'est point, il est vrai, la politique des catastrophes. « Je ne compte pas sur des coups de foudre pour jeter des traits de lumière. » Les coups de foudre n'éclairaient pas « toujours. »

M. de Belcastel termine ainsi: « Si cette réponse, que je me suis efforcé de rendre nette et précise, en court encore, contre mon désir, votre blâme formel, il ne me restera plus qu'à le regretter sans doute, car le dissentiment des hommes de bien est toujours un mal, mais après tout à m'y résigner; cette fois, le mot sera juste, et le sentiment qu'il exprime ne sera pas, je l'espère, au-dessus de mes forces, car je n'écris, ne parle et n'agis point pour plaire aux hommes. Tout est vanité hors aimer Dieu et le servir lui seul. »

L'Union, après avoir publié cette lettre, déclare persister dans les sentiments qu'elle a déjà exprimés.

BULLETIN ÉCONOMIQUE

Le timbre de quittance et les reçus d'objets. — La loi du 23 août 1871 sur le timbre des quittances a soulevé, surtout dans les premiers temps, autant de difficultés que de récriminations. Quatre années d'application de la loi, de nombreuses décisions judiciaires et les circulaires de l'administration ont résolu la majeure partie de ces difficultés. Mais il en reste. Il y en a une notamment dont la solution est du plus haut intérêt pour certaines branches importantes de notre industrie et de notre commerce local.

Lorsqu'un marchand de ferrailles livre à un fondeur quelques milliers de kilogrammes de fonte, il est d'usage que le fondeur remette au camionneur du marchand un écrit sous forme de reçu, constatant la livraison de la marchandise. Des écrits semblables, dans des cas identiques, sont remis par le fabricant de sucre au fermier qui livre ses betteraves, par le filateur au vendeur de la matière première, par le boulanger au marchand de farines, etc. Nous pourrions multiplier les citations.

Jusqu'ici l'administration de l'enre-

— Je garde le souvenir de la prière d'Alonso Cano.

— Vous l'effacerez, dit Rosalès, je le veux.

— Puis le juge ajouta, en se tournant vers les deux hommes debout de chaque côté du cheval:

— Faites!

En ce moment, Alonso fut saisi, porté, lié sur un assemblage de pièces de bois, dont chacune avait sa destination. On s'empara successivement de ses jambes, puis de son bras gauche, des planchettes retenues par des courroies de cuir furent solidement bouclées, l'un des tourmenteurs saisit un maillet, puis un coin, et plaçant le coin sur les planchettes il l'enfonça d'un grand coup de maillet.

— Avouez-vous? demanda Rosalès.

— Je suis innocent, répondit Alonso, mon sang retombera sur vous.

— Le second coin dit froidement le juge.

Un coup de maillet le fit entrer à côté du premier, et un gémissement s'échappa des lèvres du supplicié.

— Mon Dieu! dit-il.

Rosalès tremblait de rage.

— Le troisième coin, dit-il.

Le médecin s'approcha d'Alonso et tâta le pouls.

Il se sentait saisi d'une pitié pro-

fonde. Instinctivement, il devinait que le juge poursuivait une vengeance particulière, au lieu de chercher dans cette cause la connaissance de la vérité.

— Le prisonnier est bien faible! dit-il.

— Le son de sa voix prouve trop de vitalité pour qu'il ne puisse pas endurer le troisième coin. Docteur, prenez garde, l'excès de compassion pour un criminel endurci pourrait vous mettre en suspicion.

Sur un signe de Rosalès l'un des tortionnaires prit le troisième coin.

Alonso resta les yeux fermés.

Il se sentait les membres disjointes, rompus, broyés. Son cœur battait par saccades; il lui semblait qu'il allait éclater dans sa poitrine.

— Que voulez-vous? demanda Rosalès devenu blême.

— Tu reconnais cette signature, ce sceau... Philippe IV...

— Le roi lui fait grâce? demanda Rosalès.

— Il lui rend justice! répondit del Rocca.

Pendant ce temps, Miguel soutenait dans ses bras le malheureux torturé que l'on se disposait à porter sur un matelas de cuir.

— Mon maître! mon maître vénéré! disait Miguel à genoux, nous vous sauverons; l'Espagne tout entière se lève-

ra pour vous témoigner son admiration et ses regrets... J'ai toujours cru que vous étiez innocent, le Roi, la cour en sont sûrs aujourd'hui.

— Qui donc opéra ce miracle?

— La sœur de Sébastien Llano y Valdez.

— Elle est à Madrid?

— Depuis ce matin, vous cherchant vous demandant... elle a tout appris... Alors, courant chez Gaspardo del Rocca, elle lui raconta le complot formé par son mari et un parti de jeunes nobles contre le puissant duc d'Oliveros.... votre dévouement, votre générosité.... Gaspardo, sans perdre une minute a couru chez le Roi, et celui-ci a signé l'ordre de votre élargissement...

Malheureusement, la haine de cet homme l'avait porté à devancer, contre toutes les habitudes, toutes les lois, les heures et les réglemens de la justice suprême... Mais vous serez vengé, mon maître, et la disgrâce de Rosalès...

Je ne veux pas de vengeance, dit Alonso d'une voix faible; j'ai bien trop souffert pour ne pas avoir appris à pardonner.... Dussé-je mourir des suites de cette horrible épreuve, je mourrai paisible, réconcilié avec les hommes, et plein de confiance dans la bonté de Dieu!

Mais Gaspardo del Rocca avait sans doute des ordres précis.

Dans quel cachot aviez-vous enfermé Alonso Cano? demanda-t-il au gardien.

— Dans le dernier, seigneur Juge.

— Le plus noir, le plus petit, le plus infect, sans doute?

— J'avais des ordres... répondit le guichetier, en désignant Rosalès.

— Vous ne recevrez plus que les miens... Cet homme, ce juge prévaricateur, au cachot d'Alonso!...

Et, avant que le martyr, étendu sur le matelas de cuir, eût le temps de demander la grâce de son bourreau, les soldats l'avaient entraîné hors de la salle des tortures.

XVIII.

LE PRÉSENT DU ROI.

Encore une fois l'atelier d'Alonso était ouvert à tous. Il avait repris cet aspect original et grandiose qui en faisait un des salons les plus merveilleux de Madrid, et un centre artistique n'ayant rien qui puisse lui être comparé, si ce n'est le palais de Velasquez, ménagé dans le palais même du Roi.

Des soins intelligents dus à l'affection plus qu'à un zèle mercenaire avaient remis en lumière les toiles merveilleuses, et la grande verrière versait à pleins rayons des clartés dorées sur les chefs-d'œuvre épars dans cette immense galerie.